

## Troque-Pompée et l'impérialisme romain

José Miguel Alonso-Núñez

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Alonso-Núñez José Miguel. Troque-Pompée et l'impérialisme romain. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars 1990. pp. 72-86;

doi : 10.3406/bude.1990.1418

[http://www.persee.fr/doc/bude\\_0004-5527\\_1990\\_num\\_1\\_1\\_1418](http://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1990_num_1_1_1418)

---

Document généré le 30/05/2016

## Troque-Pompée et l'impérialisme romain \*

L'impérialisme romain est un sujet d'importance capitale dans l'étude de l'histoire de Rome, qui a toujours attiré l'attention des savants, et tout particulièrement ces derniers temps. Nous allons étudier ce problème à propos du seul historien de la Rome païenne qui ait composé une histoire universelle : le Gaulois Troque-Pompée, auteur des *Historiae Philippicae* <sup>1</sup>.

Il nous faut d'abord tenter d'établir la date de composition des *Historiae Philippicae* de Troque-Pompée et de l'*Epitoma* de Justin. L'ouvrage originel est en effet perdu, ce qui va compliquer notre recherche. Nous n'avons que les *prologi*, résumés du contenu des 44 livres ayant la même fonction que les *periochae* de Tite-Live, et par ailleurs l'*Epitoma* de Justin <sup>2</sup>. Il faut insister sur l'importance des *prologi*, parce qu'ils reflètent la structure de l'œuvre originelle, tandis que l'*Epitoma* est plutôt une anthologie où l'auteur a sélectionné arbitrairement les matériaux. Des *prologi* nous ne connaissons ni l'auteur ni la date de composition, et Justin lui-même reste pour nous un inconnu. Son *Epitoma* appartient au genre des *breuiaria*, dont un exemple est le *Tableau d'histoire romaine* composé par Florus à l'époque d'Hadrien. Pausanias, vers la même époque, indiquait dans sa *Description de la Grèce* (I, 6, 1) que personne ne lisait les histoires des Attalides ou des Ptolémées; et Diodore déjà, dans sa *Bibliothèque historique* (20, 1), avait remarqué que les lecteurs de son temps négligeaient les ouvrages trop longs. Cela peut expliquer pourquoi Justin rédigea son *Epitoma*, très probablement avant 226, puisqu'on ne trouve aucune mention du renversement par les Sassanides de la dynastie parthe des Arsacides dans un ouvrage où la confrontation entre Rome et l'Iran joue pourtant un rôle essentiel.

\* Conférence prononcée le 26 janvier 1988 à l'École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> Section, dans le cadre de la conférence du professeur Claude Nicolet, que je remercie très vivement de son invitation ainsi que de ses intéressantes suggestions. Je remercie également M. J.-L. Ferrary de ses utiles indications, et M. J.-L. Mourgues, qui m'a aidé à réviser le texte.

1. Nous suivons l'édition d'O. SEEL dans la Bibliotheca Teubneriana (Stuttgart, 1972). Pour la transmission du texte, voir L.D. REYNOLDS, *Justinus, dans Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, Oxford, 1983, p. 197-199.

2. Sur le caractère de l'œuvre, voir les études de P. A. BRUNT, « On historical fragments and epitomes », *C. Q.*, N. S. 30, 1980, p. 477-494 et de P. JAL, « But et technique d'abréviateurs latins : Justin et les abréviateurs de Valère-Maxime », *B. S. A. F.*, 1983, p. 39-44.

L'*Epitoma* de Justin fournit plusieurs indications pour une datation de l'œuvre de Trogue-Pompée. Elle se termine avec la soumission des Cantabres et des Astures par l'empereur Auguste en 19 av. J.-C. (XLIV, 5, 8). Par ailleurs, à propos du troisième roi parthe Priapatius (191-176 env.), Justin dit que les Parthes appelaient tous leurs rois *Arsaces*, comme les Romains *Caesares Augustosque* (XLI, 5, 8) : ce pluriel pourrait être interprété comme impliquant une datation de l'œuvre de Trogue-Pompée sous le règne de Tibère, mais il est plus probable que nous n'ayons qu'une addition de Justin. On trouve en XLII, 4, 16 une référence à l'assassinat de Phraate IV par son fils Phraate V (plutôt qu'à celui par le même Phraate IV de son père Orodès II), ce qui fournirait un *terminus post quem* de 2 av. J.-C. En XLII, 5, 10-12, Justin signale la libération des prisonniers de l'armée de Crassus capturés lors de la bataille de Carrhes (53 av. J.-C.) et des prisonniers des armées de Decidius Saxa et de Marc-Antoine capturés en 40 et 36 av. J.-C., ainsi que la restitution des enseignes militaires. On croirait à lire Justin que les deux événements furent simultanés, ce qui est inexact et doit être une des conséquences de l'abrègement du texte de Trogue-Pompée ; du moins sont-ils mentionnés par Justin dans l'ordre chronologique. Les prisonniers furent libérés en 20 av. J.-C., et les *militaria signa* restitués furent placés dans le *penetræ* du temple de Mars Ultor en 2 av. J.-C. Il est possible que Trogue-Pompée les ait vus alors à Rome, ce qui fournirait de nouveau un *terminus post quem* de 2 av. J.-C. pour l'achèvement de l'œuvre. Le même passage rappelle encore que les fils et petits-fils de Phraate IV furent livrés comme otages à Auguste, ce qui eut lieu à peu près en 10 av. J.-C., et on peut en tout cas considérer cette date comme un *terminus post quem* certain. D'un autre côté, puisqu'il n'y a aucune référence à la défaite romaine de Teutoburg en 9 ap. J.-C., un tournant dans la politique extérieure d'Auguste, cette date peut être considérée comme un *terminus ante quem*. On peut préciser quelque peu cette datation grâce à la fin du prologue du livre XLII : *reges Tocharorum Asiani interitusque Sacaraucaum*. L'empire des *Sacaraucae* ou Saka-Rawaka, ce qui signifie « Scythes nomades », se trouvait dans l'Afghanistan, le Pakistan et le nord-ouest de l'Inde. Des témoignages épigraphiques et numismatiques nous apprennent qu'il fleurit dès 57 av. J.-C., début de l'ère Vikrama, et dura trois générations. On a récemment découvert quelques inscriptions des derniers temps des Indo-Scythes, dont une peut être datée de 6 ap. J.-C.<sup>3</sup> La chute

3. Voir A. D. H. BIVAR, « The Azes Era and the Indravarna Casket », dans *South Asian Archeology* (ed. by H. Härtel), 1979, p. 369-376.

des *Sacaraucae* ou Indo-Scythes qui est mentionnée dans le *prologus* aura probablement eu lieu un peu plus tard : peut-être, si nous disposions du livre XLII de Trogue-Pompée, aurions-nous une chronologie plus précise. Le prologue en tout cas, si l'on accepte notre hypothèse, impliquerait qu'une partie au moins de l'œuvre fut écrite après 6 de notre ère. En conclusion, on peut situer la date de composition de l'œuvre entre 2 av. et 9 ap. J.-C., une partie au moins ayant été écrite après 6 de notre ère <sup>4</sup>.

Puisque les *Histoires Philippiques* ont été composées durant le règne d'Auguste, et que l'*Epitoma* se termine même sur une phrase indiquant qu'Auguste a terminé la conquête du monde en Occident (XLIV, 5, 8), on est en droit de s'interroger sur ce que l'historien Trogue-Pompée pensait d'Auguste <sup>5</sup>. On lit dans le prologue du livre XL : « comment sa sœur Cléopâtre lui succéda. Celle-ci enchaîna à son amour Marc-Antoine, ce qui amena la bataille d'Actium et la fin du royaume des Ptolémées » <sup>6</sup>. Trogue-Pompée, très conscient du sens de l'établissement de l'empire augustéen, a manifestement considéré comme un tournant historique l'année 30 av. J.-C., où Auguste, après sa victoire sur Antoine et sur la dernière monarchie hellénistique, devint souverain absolu du monde habité. On lit par ailleurs dans le prologue du livre XLIII : « contient les origines des anciens Latins, la situation et l'histoire de la ville de Rome jusqu'à Tarquin l'Ancien » <sup>7</sup>. On peut se demander pourquoi Trogue-Pompée ne prolongea pas son histoire de la Rome royale au-delà du règne de Tarquin l'Ancien, et Cicéron (*De republica*, 2, 19) nous fournit peut-être un élément de réponse en datant

4. Comme études générales sur l'œuvre on pourra consulter J. M. ALONSO-NÚÑEZ, « An Augustan World History : The *Historiae Philippicae* of Pompeius Trogus », *G. & R.*, 34, 1987, p. 56-72 ; L. FERRERO, *Struttura e metodo dell' Epitome di Giustino*, Turin, 1957 ; G. FORNI, *Valore storico e fonti di Pompeo Trogo*, Urbino, 1958 ; G. FORNI et M. G. ANGELI-BERTINELLI, « Pompeo Trogo come fonte di storia », *A. N. R. W.*, II, 30, p. 1298-1392 ; M. RAMBAUD, « Salluste et Trogue-Pompée », *R. É. L.*, 26, 1948, p. 171-189 ; O. SEEL, *Die Praefatio des Pompeius Trogus*, Erlangen, 1955 ; Id., *Eine römische Weltgeschichte. Studien zum Text der Epitome des Iustinus und zur Historik des Pompeius Trogus*, Nuremberg, 1972 ; Id., « Ueber Pompeius Trogus und das Problem der Universalgeschichte », *A. N. R. W.*, II, 30, p. 1363-1423.

5. Comme études sur Auguste, consulter D. KIENAST, *Augustus. Prinzeps und Monarch*, Darmstadt, 1982 ; F. MILLAR et E. SEGAL eds., *Caesar Augustus. Seven Aspects*, Oxford, 1984, et récemment R. SYME, *The Augustan Aristocracy*, Oxford, 1986.

6. *Vt successit eius regno soror Cleopatra, quae inligato in amorem suum M. Antonio belli Actiaci fine extinxit regnum Ptolomaeorum*. Les traductions données sont celles d'E. CHAMBRY, *Justin, Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée et Prologues de Trogue-Pompée*, Paris, Garnier, 1936.

7. *Continentur origines priscorum Latinorum, situs urbis Romae et res usque ad Priscum Tarquinium*.

précisément de ce règne la pénétration à Rome de la culture grecque : alors pouvait de ce point de vue prendre fin le récit d'une *origo priscorum Latinorum*. Une des raisons pour lesquelles Trogue-Pompée n'a pas inclus dans son ouvrage l'histoire de la Rome républicaine pourrait être qu'il avait traité des progrès de l'impérialisme romain dans d'autres livres, lorsqu'il étudiait les monarchies hellénistiques. Peut-être pensa-t-il aussi que cette histoire avait déjà été suffisamment racontée par d'autres historiens, comme Tite-Live. Mais il reste de toute façon que Trogue-Pompée considéra l'histoire de Rome du point de vue de l'histoire hellénistique, et que pour cette raison elle demeura marginale à ses yeux. En revanche, la figure de l'empereur Auguste émerge explicitement comme celle de l'unificateur du monde, qui plonge dans l'ombre l'histoire de la Rome républicaine. Son intérêt pour les *origines* et les *situs* explique que Trogue-Pompée ait inclus les *origines* des Latins et le *situs* de la ville de Rome, mais son silence sur l'histoire romaine depuis le règne de Tarquin l'Ancien jusqu'à celui d'Auguste reste très significatif. Il ne faut pas oublier que sa perspective est celle d'un provincial, qui se voit intégré dans la monarchie universelle d'Auguste mais ne se considère pas vraiment comme un membre de la cité de Rome, n'est pas vraiment intéressé par son histoire en tant que telle. Il faut tenir compte de ce que la monarchie d'Auguste représenta une révolution spirituelle, une façon nouvelle de regarder le monde<sup>8</sup>, et les *Histoires Philippiques* de Trogue-Pompée expriment sans doute cette nouvelle attitude intellectuelle. Il est remarquable aussi que Trogue-Pompée ne mentionne pas la conquête de la Gaule : l'explication pourrait être que, son père ayant collaboré avec César, ayant reçu l'*epistularum et legationum, simul et anuli curam* (XLIII, 5, 12), étant vraisemblablement l'interprète mentionné par César dans le *De bello Gallico* (5, 36, 1), Trogue-Pompée, Gaulois lui-même, préféra ne pas insister sur cet aspect de son histoire familiale.

Toute une série de passages de Justin révèlent une attitude positive de Trogue-Pompée face à l'émergence d'Auguste comme monarque unique. Éliminons tout d'abord un texte d'interprétation controversée : quand l'historien parle de la tyrannie dans Heraclea Pontica (XVI, 5, 17-18), on a pu être

8. F. MILLAR, « State and Subject : the Impact of Monarchy », dans *Caesar Augustus*, p. 37-60, a noté la révolution dans les consciences, qui n'a pas seulement été romaine (p. 38), et a mis en relief l'importance de l'émergence d'un seul monarque et son impact dans les provinces (p. 40); C. NICOLET, « Augustus, Government and the Propertied Classes », dans *Caesar Augustus*, p. 89-128, a souligné la révolution que causèrent les bouleversements sociaux liés aux guerres civiles.

tenté d'interpréter ce passage comme une allusion à l'histoire romaine, et plus précisément à Auguste ; mais l'explication la plus plausible demeure que Trogue-Pompée, s'inspirant d'une source grecque qui était très probablement Nymphis d'Héraclée, ait adopté en latin une terminologie politique qui était d'usage courant, mais sans volonté d'attaquer Auguste de façon délibérée. Auguste est mentionné dans les passages suivants du texte de Justin. Il n'y a en XLII, 4, 7 qu'une mention de la guerre d'Auguste et d'Antoine contre Cassius et Brutus ; en XLII, 5, 3 de même, il n'apparaît qu'au détour d'une phrase concernant la désastreuse campagne d'Antoine contre les Parthes en 36 av. J.-C. En XLII, 5, 6-9, il est dit que Tiridate chassé par Phraate IV chercha l'aide d'Auguste alors que l'empereur se trouvait dans la péninsule ibérique, ce qui présente Auguste comme un véritable arbitre de l'Orient, renvoyant chez les Parthes le fils de Phraate pris en otage par Tiridate, mais refusant de livrer ce dernier. Lorsqu'Auguste ensuite vient en Syrie (22-19 av. J.-C.), Phraate IV se sent menacé (XLII, 5, 10-11) et Justin conclut sur ces mots : « César fit plus par la grandeur de son nom que n'eût pu faire par ses armes aucun autre général » (XLII, 5, 12). Ce jugement est tout à fait élogieux pour Auguste, mais à ce passage on peut opposer XLI, 1, 1, qui nous montre les Parthes comme partageant l'empire du monde avec les Romains (« Les Parthes qui, maîtres aujourd'hui de l'Orient, semblent avoir partagé avec les Romains l'empire du monde, étaient des exilés scythes »). Ce peut être l'indice d'une évolution de la pensée de Trogue-Pompée, mais on ne voit pas qu'il ait essayé de réconcilier les deux idées de Rome comme empire universel et de la monarchie parthe comme deuxième empire universel. D'un autre côté, l'éloge des Parthes au début du livre XLI ne fait que rehausser le prestige d'Auguste lorsqu'à la fin du livre XLII ils se soumettent à sa politique. Ce jugement positif est confirmé par la dernière phrase de l'*Epitoma* (XLIV, 5, 8), où il est dit qu'avec la conquête de la péninsule ibérique Auguste avait accompli la conquête du monde et la soumission des barbares à la culture et aux lois de Rome. Le processus historique qui avait commencé en Orient avec les conquêtes de Ninus, le roi d'Assyrie (I, 1, 4), se termine en Occident grâce à Auguste, et cette unification du monde peut avoir été une incitation pour Trogue-Pompée à composer son œuvre historique. Tant à propos de l'intervention d'Auguste en Syrie (XLII, 5, 10-12) que de la soumission de la péninsule ibérique (XLIV, 5, 8), l'historien exalte la paix d'Auguste, et ces succès en politique extérieure sont essentiels pour le jugement positif qu'il porte sur l'empereur et sur son

époque<sup>9</sup>. La vision de Trogue-Pompée est celle des élites provinciales romanisées de son temps, satisfaites de la paix qu'avait apportée la monarchie universelle d'Auguste. Mais il s'agissait-là de la fin d'un processus d'expansion impérialiste, et c'est la raison pour laquelle il faut s'intéresser au jugement que Trogue-Pompée a porté sur l'impérialisme romain<sup>10</sup>.

Si les *Histoires Philippiques* ne sont pas une œuvre partisane, une certaine tendance antiromaine apparaît indéniablement dans certains passages, en particulier dans une série de discours<sup>11</sup>. Il ne faudrait pas surinterpréter ces derniers textes, car il y a dans ces discours des lieux communs obligés qui démontrent plutôt que l'historien maîtrisait les règles de la rhétorique. La présence de discours de ce genre prouve l'objectivité de l'historien plus qu'elle n'implique une sévère critique de la politique impérialiste de Rome : Trogue-Pompée a essayé de voir les choses sous des angles différents, et le point de vue romain n'avait pas à être privilégié étant donné la conception générale de l'ouvrage, qui s'inscrit dans la tradition d'une historiographie hellénistique pour laquelle Rome n'était pas le centre du monde.

On trouve une critique de l'impérialisme romain dans un discours des Éoliens rejetant toute ingérence de Rome dans un conflit qui les opposait aux Acarnaniens (XXVIII, 2), dans les récriminations de Démétrios de Pharos s'adressant à Philippe V de Macédoine après avoir été chassé d'Illyrie par les Romains (XXIX, 2, 1-6), dans des propos tenus par Hannibal à Antiochos III de Syrie (XXXI, 5, 2-9), et enfin dans un discours de Mithridate ridiculisant l'histoire de Rome et accusant les Romains de ne respecter aucune valeur morale (XXXVIII, 4-7). Il faut cependant replacer ces textes dans le cadre général de l'ouvrage. Ces discours, sans doute, expriment des idées antiromaines, mais cela ne signifie pas que l'ouvrage dans sa totalité soit antiromain : il est logique que des ennemis de Rome

9. Sur l'empire universel romain, consulter F. MILLAR, « Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378 », *Britannia*, 13, 1982, p. 1-23; Id., *The Roman Empire and its Neighbours*<sup>2</sup>, Londres, 1981; C. NICOLET, « L'Empire romain : espace, temps et politique », *Ktéma*, 8, 1983, p. 163-173; Id., *L'Inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'empire romain*, Paris, 1988.

10. Sur l'impérialisme romain et l'historiographie, voir J. M. ALONSO-NÚÑEZ, « L'opposizione contro l'imperialismo romano e contro il Principato nella storiografia del tempo di Augusto », *R. S. A.*, 12, 1982, p. 131-141. Nous renvoyons à la bibliographie complémentaire pour un choix de travaux sur l'impérialisme romain.

11. Cf. C. NICOLET, « L'« impérialisme » romain », dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen, 264-27 av. J.-C.*, II, Paris, 1978, p. 883-920, et notamment, pour Trogue-Pompée, 884-885 et 905-906.

condamnent l'impérialisme romain, et ces discours montrent plutôt la façon dont Rome était vue par ses ennemis, nous renseignent plutôt sur les thèmes de la propagande antiromaine. Il est pratiquement impossible de dater avec exactitude le discours des Étoliens<sup>12</sup> et d'en déterminer la source. Les plaintes de Démétrios de Pharos après sa défaite par le consul L. Aemilius Paulus en 219 av. J.-C. ont pour source Polybe, 5, 101, 8-10 et 5, 108, 6-7 avec des additions rhétoriques antiromaines dues à Trogue-Pompée lui-même. La critique de Rome attribuée à Hannibal se rapporte au moment où il fut appelé à parler devant Antiochos après l'ambassade romaine de 193, et la source en est aussi Polybe, 3, 11, 1-9 et 12, 1 avec des additions rhétoriques de la part de l'historien gaulois. Le discours de Mithridate enfin aurait été prononcé vers 89 av. J.-C., au début de sa première guerre contre Rome et alors que la guerre sociale sévissait en Italie. La source en serait l'historien antiromain Métrodore de Scepsis<sup>13</sup>. Trogue-Pompée a suivi la technique historiographique habituelle chez lui, et qui est d'utiliser pour chaque livre une source principale en complétant son information avec d'autres renseignements et en y incorporant des réflexions personnelles.

Il y a dans ces différents textes des thèmes communs de la propagande antiromaine, par exemple la victoire des Gaulois sur Rome, qui se trouve dans les discours des Étoliens, d'Hannibal et de Mithridate, et qui est d'ailleurs un signe de l'orgueil gaulois de Trogue-Pompée. Les victoires des Carthaginois sont un autre lieu commun, qui se trouve dans les discours des Étoliens et de Mithridate tandis qu'Hannibal précise qu'on doit lutter contre Rome en Italie : ses triomphes sur cette terre avaient laissé une forte impression. Mithridate rappelle aussi que Pyrrhos a triomphé des Romains, ce qui suggère une affirmation de fierté hellénique dans la source de Trogue-Pompée, et il mentionne enfin l'invasion des Cimbres. Un autre thème est le dénigrement des origines et de l'histoire la plus ancienne de Rome, dans le discours des Étoliens et dans celui de Mithridate, qui ajoute par ailleurs les difficultés de la conquête de l'Italie et la guerre alors menée contre les alliés : il ne faut pas oublier les rapports qui se nouèrent entre Mithridate et les Italiens révoltés contre Rome. Mithridate souligne encore la mauvaise foi des Romains, à l'égard même de leurs anciens alliés, la rigueur des publicains, la

12. M. HOLLEAUX, *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques*, Paris, 1921, p. 5-22 a montré qu'il n'était pas possible de dater précisément ce discours, et conclu à l'utilisation par Trogue-Pompée d'une tradition historiographique tardive.

13. JACOBY, *F. Gr. Hist.*, II B, 184. Cf. J. M. ALONSO-NÚÑEZ, « Un Historien antiromain : Métrodore de Scepsis », *D. H. A.*, 10, 1984, p. 253-258.



rapacité et l'iniquité des magistrats en Asie, ainsi que le goût des Romains pour le sang, le pouvoir et les richesses : on trouve des idées semblables dans la lettre de Mithridate à Arsace des *Histoires* de Salluste (IV, 69 M.). Démétrios de Pharos lui aussi accuse les Romains de vouloir dominer le monde entier, tandis que Mithridate appelle à l'union de tous les ennemis de Rome. On peut observer enfin l'orgueil national des Étoliens et de Mithridate ainsi que les sentiments nationalistes de Démétrios de Pharos. Il y a opposition entre la progression impérialiste de Rome et la résistance des peuples à cette expansion, et ces discours montrent comment la conquête de Rome était vue par les différentes nations. Trogue-Pompée a parfois été amené à ajouter cette idéologie antiromaine aux matériaux livrés par une source comme Polybe. Une influence de l'historien antiromain Timagène d'Alexandrie <sup>14</sup> est vraisemblable, mais trop peu de fragments nous sont parvenus de l'ouvrage de ce dernier pour que nous puissions préciser davantage.

Plusieurs autres passages laissent transparaître une critique de la politique expansionniste romaine : ainsi en XXXIX, 5, 3 quand l'auteur dit que Rome, non contente d'avoir conquis l'Italie, voulut aussi conquérir les royaumes orientaux ; ou en XXX, 4, 16, quand il attribue à la *fortuna* plutôt qu'à la *uirtus* la défaite de la Macédoine (« les Macédoniens succombèrent sous la fortune de Rome »). Nous avons déjà mentionné les chapitres XVI, 4-5 sur Héracléa Pontica, qui pourraient dissimuler une critique des guerres civiles romaines, des allusions aux problèmes sociaux du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> siècles, à la crise agraire, à Marius et Sylla, Catilina, César et ses assassins. Mais comme nous l'avons déjà dit, il s'agit moins là d'une critique directe des Romains que du résultat de l'*interpretatio Latina* de la source grecque de Trogue, Nymphis d'Héraclée <sup>15</sup>.

Plus important est le fait que Trogue ne reconnaît pas à Rome la domination absolue du monde mais affirme en XLI, 1, 1, dans un passage dont la source est très probablement l'historien Apollodore d'Artemita <sup>16</sup>, qu'elle a été obligée de la partager avec les Parthes. L'empire romain apparaît à la fin d'une succession d'empires universels, l'Assyrie, la Médie, la Perse et la Macédoine, mais on ne trouve pas le même enthousiasme que chez Denys d'Halicarnasse, pour qui l'empire romain achève ce processus historique (*Antiquités romaines*, 1, 2, 2-4 ; 1, 3, 1-5). A la fin de l'*Epitoma* de Justin il est dit que l'empereur Auguste, après

14. JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, II A, 88, et II C, 88.

15. JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, III B, 432.

16. JACOBY, *Fr. Gr. Hist.*, III C, 779.

avoir conquis le monde, soumit la péninsule ibérique et lui octroya un statut provincial (XLIV, 5, 8). Nous ne possédons malheureusement plus l'ouvrage même de Trogue, et cette dernière phrase pourrait être une figure rhétorique de Justin, désireux de terminer l'ouvrage avec le terme d'une évolution historique dont le début avait été conventionnellement placé sous le règne de Ninus (I, 1, 4). Cette phrase en tout cas a un caractère plutôt symbolique, et pourrait être une façon d'achever l'histoire de la péninsule ibérique plutôt que l'expression d'une conviction véritable de l'importance des campagnes d'Auguste. Si c'est Trogue-Pompée qui a vraiment exprimé cette opinion, et non Justin son épitomateur, on en pourrait déduire qu'il fut influencé par la propagande augustéenne, puisqu'en réalité les Parthes n'avaient pas été soumis et qu'il restait des peuples indépendants, les Bretons par exemple, aux frontières septentrionales de l'empire<sup>17</sup>. L'œuvre historique de Trogue-Pompée doit en tout cas être considérée dans son contexte, celui du règne d'Auguste établissant une nouvelle forme de monarchie et achevant la conquête d'un empire, même si on doit noter la différence qu'il y a entre l'idée de conquête universelle, un thème toujours utilisé par la propagande politique impérialiste, et ce qui a réellement été conquis<sup>18</sup>.

Nous sommes ainsi amené à la théorie de la succession des empires universels<sup>19</sup>, noyau de la pensée politique de Trogue-Pompée. « A l'origine, les peuples et les nations étaient gouvernés par des rois » (I, 1, 1), mais ces royaumes n'avaient pas encore une politique d'expansion (I, 1, 3) : « Ninus roi d'Assyrie fut le premier de tous qui, poussé par une ambition inconnue jusque-là, changea cet usage antique et pour ainsi dire héréditaire chez les peuples »<sup>20</sup> (I, 1, 4). Il lutta contre ses voisins et soumit les peuples jusqu'aux limites de la Libye (I, 1, 5). Une politique expansionniste et l'occupation des territoires soumis (I, 1, 7) aboutissent à la formation du premier empire : « comme en

17. Cf. P. A. BRUNT, c. r. de H. D. Meyer, *Die Aussenpolitik des Augustus und die augusteische Dichtung* (Cologne, 1961), *J. R. S.*, 53, 1963, p. 170-176, et C.M. WELLES, *The German Policy of Augustus*, Oxford, 1972, p. 3-31.

18. C. NICOLET, *Ktèma*, 1983, p. 163-173 a montré la contradiction existant entre la prétention augustéenne de soumission du monde entier et la réalité.

19. Voir J. M. ALONSO-NÚÑEZ, « Die Abfolge der Weltreiche bei Polybios und Dionysios von Halikarnassos », *Historia*, 32, 1983, p. 411-426; Id., « Die Weltreichsukzession bei Strabo », *Z. R. G. G.*, 36, 1984, p. 53-54; J.-L. FERRARY, « L'Empire de Rome et les hégémonies des cités grecques chez Polybe », *B. C. H.*, 100, 1976, p. 283-289. Nous renvoyons à la bibliographie complémentaire pour une liste d'études sur la théorie des empires universels.

20. Cf. F. LUEHR, « *Nova imperii cupiditate*. Zum ersten Kapitel der Weltgeschichte des Pompeius Trogus », *G. B.*, 9, 1980, p. 133-154.

soumettant ses voisins il ajoutait leurs forces aux siennes pour marcher contre d'autres peuples et que sa dernière victoire l'aidait à gagner la suivante, il subjuguait tous les peuples de l'Orient » (I, 1, 8). La *translatio imperii* est déjà, comme il apparaît dans le prologue, le thème du premier livre : « contenu du premier livre : l'empire assyrien depuis le roi Ninus jusqu'à Sardanapale; après celui-ci il passe aux Mèdes par la conquête d'Arbace, jusqu'à leur dernier roi Astyage; ce dernier est détrôné par son petit-fils Cyrus, et les Perses deviennent les maîtres de l'empire »<sup>21</sup>. La première *translatio imperii* apparaît en I, 3, 6, de l'Assyrie à la Médie après la mort de Sardanapale (Assurbanipal, 668-631 env.); et en I, 6, 16-17 l'historien rapporte la fin de l'empire mède lorsqu'Astyage est vaincu par Cyrus. Les Perses alors succédèrent aux Mèdes, et après avoir contrôlé toute l'Asie luttèrent contre les Scythes (I, 8, 1), et sous Cambyse annexèrent l'Égypte (I, 9, 1). L'empire perse prit fin avec la victoire d'Alexandre sur Darius III Codoman (X, 3, 7). Le pouvoir croissant de la Macédoine avait été indiqué déjà en VI, 9, 6-7. En XI, 14, 6-7 nous voyons Alexandre parvenir à la domination universelle par la bataille de Gaugamèles, et en XI, 15, 10 être reconnu par Darius III comme le mandataire de l'empire. Le symbolisme de la succession impériale s'exprime en XII, 3, 8, lorsqu'Alexandre adopte les insignes de la royauté perse. Trogue ajoute encore que son destin de monarque mondial avait été prédit dès le jour de sa naissance (XII, 16, 5), et que les bases de l'empire d'Alexandre sur le monde avaient été jetées par son père Philippe II (IX, 8, 21). Il souligne en XII, 4, 7 le caractère universel de cet empire : « après cela il gagna l'Inde, dans le dessein de borner son empire à l'Océan et aux confins de l'Orient ». De toutes les parties du monde enfin des ambassades arrivent à Babylone pour lui rendre hommage (XII, 13, 1-2).

Vient ensuite le conflit entre Rome et la Macédoine. L'importance de la Macédoine est soulignée (XXX, 3, 2), ainsi que la signification de la bataille de Cynoscéphales (XXX, 4, 15). Un tremblement de terre s'était produit à Rhodes et en Asie Mineure l'année précédente, en 198, et les devins l'avaient interprété comme un signe de la victoire de Rome sur la Macédoine (XXX, 4, 3-4). L'importance de la bataille ressort également de ce que Trogue a pris soin d'insérer dans son récit les exhortations de Flamininus et de Philippe V (XXX, 4, 6-14). Le thème de la

21. *Primo uolumine continentur haec. Imperium Assyriorum a Nino rege usque ad Sardanapallum : post quem translatus est per Arbacem ad Medos, usque ad ultimum regem Astyagem. Is a nepote suo Cyro pulsus regno, et Persae regno potiti.*

*translatio imperii* explique que Trogue, comparant la deuxième guerre punique et la troisième guerre de Macédoine, juge plus illustre cette dernière victoire (XXXIII, 1, 1). Il signale encore un prodige annonçant la chute de la monarchie macédonienne avant Pydna (XXXIII, 1, 7), de même qu'un autre tremblement de terre prédira la conquête romaine de la Syrie (XL, 2, 1). L'Orient passe sous le contrôle des Romains (XL, 2, 5) et la Syrie est en 63 réduite en province, Trogue indiquant que les rivalités entre rois hellénistiques facilitèrent la conquête romaine. Les Romains, après avoir vaincu les peuples d'Italie et à la suite les autres peuples, deviennent les maîtres du monde (XLIII, 3, 2), et l'ouvrage se termine, nous l'avons vu, avec la conquête de la péninsule ibérique et l'achèvement par Auguste de l'empire universel (XLIV, 5, 8).

Trogue-Pompée pourtant était conscient de l'importance des Parthes, auxquels il consacra les deux livres XLI et XLII de ses *Histoires Philippiques*, et dont il dit en XLI, 1, 1 qu'ils partagent l'empire du monde avec les Romains, dominant l'Orient tandis que les Romains dominent l'Occident. En XI, 12, 15, pourtant, à propos de la lutte finale entre la Perse et la Macédoine, Alexandre avait dit que le monde ne pouvait accepter deux empires, et Trogue semblait donc penser qu'il ne peut exister qu'un empire universel. Mais l'histoire des Parthes est replacée dans le cadre de la succession des empires universels (XLI, 1, 3-6). Si en XLI, 1, 1 les Parthes apparaissent comme descendants des Scythes, Trogue suppose ailleurs une continuité entre Perses et Parthes lorsqu'il dit que les Parthes descendent du noble perse Andragoras (XII, 4, 12), et déjà il avait suggéré cette continuité en disant que Darius III, le dernier roi des Perses, était mort dans le pays des Parthes qui à l'avenir deviendraient les dominateurs de l'Orient (XI, 15, 1-2). Je crois que Trogue-Pompée voulait montrer les Parthes comme les héritiers moraux des Perses, et mettre en relief la dualité Orient-Occident. Il souligne que les Parthes l'ont emporté sur les Romains (XLI, 1, 7), mais ajoute que leur ascension à l'empire de toute l'Asie est à ses yeux plus méritoire encore (XLI, 1, 8-9). Il attire l'attention sur Arsace I, le fondateur de la dynastie parthe en 247 av. J.-C. et souligne sa *virtus* (XLI, 4, 6) comme il l'avait fait pour les premiers rois de Macédoine (VII, 1, 4), le comparant enfin avec Cyrus, Alexandre et Romulus (XLI, 5, 5). En XLI, 6, 2, cependant, il note que le parthe Mithridate I (171-138) obtint un grand pouvoir grâce à la *fortuna*.

Trogue-Pompée avait une ample vision de l'histoire. Rome ne possédait à ses yeux qu'un empire comme les autres : le dernier dans la succession des empires universels mais non la fin du pro-

cessus historique, seulement un pouvoir qui était défié par un autre empire universel en Orient, celui des Parthes. Tous ces passages s'opposent à XLII, 5, 10-12, où la libération des prisonniers et la remise des *militaria signa* sont présentées comme impliquant une infériorité des Parthes par rapport à Rome. Cette contradiction pourrait s'expliquer par une évolution de la pensée de Trogue-Pompée selon les différentes étapes de la composition de son œuvre.

Nous voyons donc que Trogue-Pompée a adopté la théorie de la succession des empires universels, mais qu'à la fin il a établi une confrontation entre Rome et les Parthes qui correspondait à la réalité historique de son temps. Si l'on compare cette vision de l'empire romain avec celle de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, I, 2, 2-4 et I, 3, 1-5), offrant la même succession des empires universels mais sans aucune mention de l'empire parthe, on notera une grande différence : Denys voit dans l'empire romain l'étape finale de l'évolution historique, et ne fait aucune allusion à un autre empire qui pourrait le défier ou venir après lui, tandis que Trogue-Pompée décrit la situation réelle. Il est plus objectif et réaliste, tandis que Denys est surtout préoccupé par l'amitié et la réconciliation entre Grecs et Romains. L'historien gaulois décrit la réalité en historien, mais l'intellectuel grec habitant à Rome s'applique surtout à faire un éloge rhétorique de l'empire romain. Il ne faut pas oublier que l'oncle paternel de Trogue-Pompée avait combattu contre Mithridate sous Pompée (Justin, XLIII, 5, 12), et que grâce à son oncle l'historien gaulois pouvait mieux connaître les réalités politiques de l'Orient.

S'il a utilisé pour son propos et sa pensée politique la théorie de la succession des empires universels, Trogue-Pompée n'était pas le premier à la formuler. Nous la trouvons pour la première fois chez Hérodote (1, 95 et 130), qui mentionne les empires des Assyriens, des Mèdes et des Perses. On la retrouve dans les *Persika* de Ctésias connus à travers Diodore (*Bibliothèque historique*, 2, 1-34). L'émergence de Rome comme empire universel a impressionné Polybe qui en a fait le thème central de son œuvre historique, reprenant au début de son ouvrage la théorie de la succession des empires universels (1, 2, 2-7). Ce thème apparaît pour la première fois dans l'historiographie romaine chez Aemilius Sura, auteur d'un *De annis populi Romani* perdu, dont on trouve seulement trace chez Velleius Paterculus I, 6, 6. Dans ce fragment, qui doit avoir été écrit entre 190 et 171, après la victoire sur Antiochos mais avant la troisième guerre de Macédoine, on trouve une succession des empires universels (Assyriens, Mèdes, Perses, Macédoniens, Romains) semblable à celle que reprendra Trogue-Pompée, avec cette différence cependant que Trogue a

mis l'empire parthe sur un pied d'égalité avec Rome (XLI, 1, 1). Tout autre est bien sûr l'interprétation que donnera Auguste des rapports avec les Parthes dans ses *Res gestae* (29, 2 ; 32, 1 ; 32, 2 ; 33)<sup>22</sup>, mais il s'agit d'un texte de propagande officielle, alors que l'historien voconce décrit une réalité politique<sup>23</sup>.

Nous pouvons donc observer que la réutilisation par Trogue-Pompée de la théorie de la succession des empires universels ne va pas sans peine, et qu'il existe en particulier une contradiction à l'intérieur même de son œuvre quant à l'interprétation de la puissance parthe : s'agit-il d'un autre empire universel, concurrent de Rome et partageant le monde avec elle, ou d'un État vassal comme l'affirmait toute la propagande impériale ? Trogue-Pompée a manifesté un réalisme qui l'a empêché de reprendre totalement les thèmes de la propagande d'Auguste. Il semble pourtant qu'il n'ait pas su maîtriser totalement les contradictions qui existaient entre ses sources (proromaines et antiromaines, voire proparthes). Il a par ailleurs essayé d'élaborer une théorie originale mettant en valeur l'Occident, sur lequel se termine son œuvre, et cela explique l'existence de deux empires universels, l'un en Orient et l'autre en Occident.

On trouve donc chez Trogue-Pompée l'idée centrale que l'histoire universelle est celle de la succession des empires mondiaux. Son ouvrage est l'expression, quoique avec des réserves, de l'idéologie impériale de l'époque d'Auguste. Ces réserves s'expliquent de la part d'un historien qui, malgré son statut de citoyen romain, était originaire de Gaule Narbonnaise, ce qui donna à ses jugements plus d'indépendance et d'objectivité. À cette dualité entre le statut romain et l'origine gauloise on doit ajouter d'ailleurs l'influence de la culture grecque telle qu'elle pouvait s'exercer sur lui à travers Marseille<sup>24</sup> : on en voit la plus claire manifestation dans son choix des critères de l'historiographie hellénistique pour la composition de son ouvrage. C'est la première fois qu'on utilisa le latin pour écrire une histoire universelle. Que cette tâche ait été accomplie par un Gaulois romanisé du pays des Voconces montre quelle fut la vitalité de la romanisation de la Narbonnaise, et explique en même temps

22. *Res Gestae Divi Augusti*, édition de P. A. BRUNT et J. M. MOORE, Oxford, 1967.

23. Dans son récent ouvrage *L'Inventaire du monde*, p. 48, C. NICOLET a très bien mis en relief la contradiction existant entre ce qu'Auguste dit dans les *Res Gestae* à propos des Parthes comme vassaux, et la remarque de Trogue-Pompée sur le partage du monde entre Parthes et Romains.

24. Cf. A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979, notamment p. 63-85, et E. RAWSON, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Londres, 1985, notamment p. 227.

l'importance du cachet gaulois dans la vision de l'histoire universelle de Trogue-Pompée <sup>25</sup>.

J.-M. ALONSO-NÚÑEZ.

#### BIBLIOGRAPHIE

*Choix de travaux sur l'impérialisme romain* : E. BADIAN, *Roman Imperialism in the Late Republic*, Ithaca (New York), 1968 ; P. A. BRUNT, « Reflections on British and Roman Imperialism », *C. S. S. H.*, 7, 1964-1965, p. 267-288 ; W. CAPELLE, « Griechische Ethik und römischer Imperialismus », *Klio*, 25, 1932, p. 86-113 ; J. CARCOPINO, *Les Étapes de l'impérialisme romain*, Paris, 1961 ; A. A. T. EHRHARDT, « Imperium und Humanitas. Grundlagen des römischen Imperialismus », *Studium Generale*, 14, 1961, p. 646-664 ; R. M. ERRINGTON, *The Dawn of the Empire. Rome's Rise to World Power*, Londres, 1971 ; M. I. FINLEY, « Empire in the Greco-Roman World », *G. & R.*, 25, 1978, p. 1-15 ; D. FLACH, « Der sogenannte römische Imperialismus » *H. Z.*, 222, 1976, p. 1-42 ; T. FRANK, *Roman Imperialism*, New York, 1914 ; E. FREZOULS, « Sur l'historiographie de l'impérialisme romain », *Ktéma*, 8, 1983, p. 141-162 ; H. FUCHS, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt* <sup>2</sup>, Berlin, 1964 ; P. D. A. GARNSEY et C. R. WHITTAKER eds., *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978 ; E. S. GRUEN, *The Hellenistic World and the Coming of Rome*, Berkeley, 1984 ; W. V. HARRIS, *War and Imperialism in Republican Rome*, Oxford, 1979 ; W. V. HARRIS ed., *The Imperialism of Mid-Republican Rome*, Papers and Monographs of the American Academy in Rome, 29, 1984 ; E. HERMON, « Qu'est-ce que l'« impérialisme romain » pendant la République ? », *D. H. A.*, 10, 1984, p. 259-268 ; C. NICOLET, « L'« impérialisme » romain », dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, II, Paris, 1978, p. 883-920 ; J. A. NORTH, « The Development of Roman Imperialism », *J. R. S.*, 71, 1981, p. 1-9 ; E.-M. SANFORD, « Contrasting Views on the Roman Empire », *A. J. Ph.*, 58, 1937, p. 437-455 ; A. N. SERWIN-WHITE, « Rome the Aggressor ? », *J. R. S.*, 70, 1980, p. 177-181 ; A. J. L. VAN HOOFF, *Pax Romana. Een studie van het Romeinse imperialisme*, Nimègue,

25. Cf. Y. BURNAND, *Domitii Aquenses. Une famille de chevaliers romains de la région d'Aix-en-Provence : mausolée et domaine*, Paris, 1975, notamment p. 55-59 ; M. CHRISTOL, « Réflexions sur le provincialisme gallo-romain », dans *Centralismo y descentralización. Modelos y procesos históricos en Francia y en España* (Madrid, 10-14 octobre 1984), Madrid, 1985, p. 77-99 ; C. GOUDINEAU, « La Gaule transalpine », dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, II (sous la direction de C. Nicolet), Paris, 1978, p. 679-699 ; Id., *Les Fouilles de la Maison au Dauphin. Recherches sur la romanisation de Vaison-la-Romaine*, Paris, 1979, notamment p. 249-313 ; Id., « La notion de patrie gauloise durant le Haut-Empire », dans *La Patrie gauloise d'Agrippa au VI<sup>e</sup> siècle*, Lyon, 1983, p. 149-160 ; Id., « Marseille, Rome and Gaul from the third to the first century B. C. », dans *Trade in Ancient Economy* (P. Garnsey, K. Hopkins et C. R. Whittaker eds.), Londres, 1983, p. 76-86 ; J. HARMAND, « La Gaule indépendante et la conquête », dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, II, p. 700-726 ; M. RAMBAUD, « Trogue-Pompée, un Gaulois dans l'empire », dans *La Patrie gauloise d'Agrippa au VI<sup>e</sup> siècle*, p. 129-147.

1971; P. VEYNE, « Y a-t-il eu un impérialisme romain? », *M. É. F. R.*, 87, 1975, p. 793-855; H. VOLKMANN, « Griechische Rhetorik oder römische Politik? », *Hermes*, 82, 1954, p. 465-476.

*Liste d'études sur la théorie des empires universels* : J. M. ALONSO-NÚÑEZ, « Appian and the World Empires », *Athenaeum*, N. S., 62, 1984, p. 640-644; R. DREWS, « Assyria in Classical Universal Histories », *Historia*, 14, 1965, p. 129-138; D. FLUSSER, « The Four Empires in the Fourth Sibyl and in the Book of Daniel », *Israel Oriental Studies*, 2, 1972, p. 148-175; B. GATZ, *Weltalter, goldene Zeit und sinnverwandte Vorstellungen*, Hildesheim, 1967; W. GOEZ, *Translatio imperii*, Tübingen, 1958; E. J. J. KOCKEN, *De theorie van de vier wereldrijken en van de overdracht der wereldheerschappij tot op Innocent III*, Nimègue, 1935; D. MENDELS, « The Five Empires : a Note on a Propagandistic Topos », *A. J. Ph.*, 102, 1981, p. 330-337 et H. TADMOR, « Addenda », *A. J. Ph.*, 1981, p. 338-339; A. MOMIGLIANO, « Daniele e la teoria greca della successione degli imperi », *R. A. L.*, 35, 1980, p. 157-162 = *Settimo Contributo*, Rome, 1984, p. 297-304; J. SWAIN, « The Theory of the Four Monarchies. Opposition History under the Roman Empire », *C. Ph.*, 35, 1940, p. 1-21; C. TRIEBER, « Die Idee der vier Weltreiche », *Hermes*, 27, 1892, p. 321-344; G. W. TROMPF, *The Idea of Historical Recurrence in Western Thought from Antiquity to Reformation*, Berkeley, 1979.